

## Sujet de la séance : L'urgence de l'art

**Présents : Bernard Marcadé, Gabrielle Althen, Marylène Négro, Jean-Marc Le Gall, Bruno Garrigues, Olivier de Champris, Benoît Pingot, Dominique de Varine, Anne Dagbert, Pierre-Denis Autric, Léa Bismuth, Nikos Lyberis, Jean-Baptiste de Beauvais, Zoé Noël, Anne Dagbert, Isabelle Mancini, Jérôme Alexandre.**

L'homme est un animal politique, a dit Aristote. L'artiste plus encore puisqu'il fait des questions qu'il se pose une adresse aux autres, une forme s'extériorisant, habitant l'espace commun et renvoyant à tous l'inévitable correspondance entre être seul et être ensemble. Plus encore, car ce qu'il risque n'est pas l'exercice du pouvoir ou des idées politiques, mais le don aux autres de sa propre intimité, de sa chair. Un mot le dit, **l'urgence**, dont on entend d'emblée la double dimension singulière et collective. Du côté de soi-même, l'impérieuse nécessité de sauver de périls toujours imminents la chair mortellement blessée, et l'artiste est évidemment celui qui porte le témoignage de cette urgence-là ; du côté de tous, il s'agit bien sûr de prendre la mesure des grands bouleversements du monde, de la faillite des réponses idéologiques, de la globalisation qui pose urgemment l'alternative entre d'un côté les replis identitaires, comme fausse riposte à la dévitalisation de l'humain et de l'autre côté l'ouverture spirituelle face au même risque. L'art, mieux que les religions facilement empêtrées dans l'identitaire, n'est-il pas aujourd'hui le grand signe de cette ouverture, le lieu évident des possibles, de la réinvention du politique ? Telle est en tous cas la proposition à laquelle aboutit une conversation entre Bernard Marcadé et moi-même durant ce printemps, soumise aux réactions des membres de ce séminaire, avant sa publication. Echange de bon aloi ou manifeste commun ? Ni l'un ni l'autre. L'engagement de chacun en fait plus qu'une discussion d'idées, et la convergence s'est dégagée de l'ensemble de manière heureuse, elle n'était pas préméditée et n'allait pas de soi. Elle s'est dégagée au terme d'un chemin au cours duquel les angles de vue de chacun auraient pu rester à distance.

L'historien plus attentif aux changements ; le théologien plus attentif à la permanence de la quête artistique. Sauf que l'historien n'est pas pour rien un grand amateur de Duchamp, c'est-à-dire de la figure emblématique de la remise à zéro des compteurs de l'histoire. Tandis que le théologien, dans son catholicisme viscéral, ne s'intéresse à la vérité que si elle se tient dans la chair et dans le temps. Ce chemin conduit du baroque et de sa fête autant joyeuse qu'inquiète, à la radicale affirmation flaubertienne de l'art pour l'art, prophétie géniale de la fin de l'art, révélation nette de la question de toujours, celle du mystère de la jouissance. Or cette question apparaît bien aujourd'hui, dans le quitte ou double redoutable de l'histoire s'accéléralant, comme étant LA question politique. La fin de l'art, d'aucuns en accusent les artistes, les avant-gardes et leurs impostures, que sais-je ? Bernard Marcadé, lui, pense que la disparition de l'art n'a aucune importance, tant il est certain que la réalité et non le mot est d'autant moins prête à disparaître qu'elle a déjà pénétré toutes les sphères de l'agir humain et de la connaissance, et qu'elle est en passe de les transformer. Belle espérance que partage le théologien réaliste qui sait que l'urgence penche généralement du côté de la vie. L'aventure mystique le montre. L'art de jouir, c'est-à-dire d'aimer, le dit.

Quelle est donc l'urgence ? De sortir un peu plus l'art de l'art, ou plus clairement de le sortir de la culture, sommet de la bonne conscience politique. De le replacer au centre du vivre ensemble, ce qui suppose de le concevoir décidément comme « art de vivre ». De ne surtout pas confier un tel programme aux politiques, aux institutions, aux pédagogues. Poétiser le monde n'est d'ailleurs pas un *programme* politique. C'est l'essence même du politique. Et c'est tout autant l'exigence intérieure majeure. C'est l'un parce que c'est l'autre, comme l'avait aussi parfaitement conçu un autre génie du même siècle que Flaubert auquel il est également très éclairant de se référer : Kierkegaard. L'urgence est au fond de *reprendre*. La *reprise* n'est pas le ressouvenir. Elle n'est pas de recommencer la même chose en simulant la nouveauté. Elle est certes de recommencer mais pour faire jaillir l'authentique nouveauté, la seule qui puisse provoquer chez d'autres, chez tous, le désir de recommencer à leur tour. Contagion des désirs. Quand une telle contagion est là, l'histoire s'ouvre. L'urgence n'est pas d'éteindre le feu de la reprise, mais de souffler sur les flammes.